

Maja Rehbein

De la grandeur du 13^{ème} siècle

Au sujet du 800^{ème} anniversaire de la naissance de Thomas d'Aquin (1225-1274)

« Quand bien même le mal amoindrisse constamment le bien, cela ne lui permet jamais de le consumer complètement. Et parce que de cette manière, il reste toujours un bien, ainsi donc il ne peut donc pas y avoir de mal complet. » — (Thomas d'Aquin : *Summa theologia* I, 49,3 c.)

Thomas d'Aquin ? Moyen-Âge obscur, 13^{ème} siècle, cela n'a plus rien à faire avec nous. Ainsi penseront de nombreuses gens qui ne se sont guère encore occupées de très près de cette individualité. L'époque de la scolastique jouit pareillement aujourd'hui d'une mauvaise réputation. Il est bien rare que quelqu'un s'interroge aujourd'hui sur la raison pour laquelle on parle encore de lui après un temps aussi long. On a peut-être entendu parler de sa *Summa theologia* et de sa forte influence sur l'Église particulièrement sur celle catholique, qui commença alors à persécuter les hérétiques.

C'était l'époque où l'on redécouvrit les écrits du philosophe grec Aristote (284-322 a.v. J-C) qui étaient revenus en Europe via les Arabes. On connaît le philosophe Siger de Brabant (1240-1280) et Saint François d'Assise, qui appela à la vie l'ordre des Franciscains. Et un autre ordre mendiant, fondé en 1216 par Saint Dominique (1170-1221), les Dominicains.

Sur un mont élevé en une forme conoïde, près de la ville de *Cassino*, au Latium, repose le monastère bénédictin du *Montecassino*. Depuis la terrasse, nous contemplons la campagne environnante à travers des arcades aérées. À proximité, des cimetières militaires commémorent les violents combats qui ont eu lieu autour de la montagne pendant la seconde Guerre mondiale. Le monastère fut en grande partie détruit, mais rapidement reconstruit. Les autres points de vue sur la campagne sont à vous couper le souffle. À l'ouest, dans la brume de midi du paysage montagneux, se trouve *Aquino*, plus à deviner qu'à voir, et à quelques kilomètres derrière elle, le château de *Roccasecca* (la roche sèche), où Thomas d'Aquin, naquit au Nouvel an 1225, lequel château n'est plus qu'une ruine.

La famille du père était lombarde, vraisemblablement d'origine normande. *Landulf d'Aquin* (né en 1185) était un chevalier de noblesse de la cour de *Friedrich II von Hohenstaufen* (1197-1250). La mère très ambitieuse, Théodora, venait de la noblesse napolitaine, une branche de la famille *Caracciolo*. Elle aussi avait des ancêtres normands et se trouvait apparentée avec *Friedrich II*. La famille avait sur-

tout de nombreux parents parmi les personnalités de la vie publique.¹

Thomas avait huit frères et sœurs aînés, trois frères et cinq sœurs. Comme le voulait la coutume de l'époque, lui, le cadet, était destiné à la carrière religieuse. Un oncle, frère de sa mère, était abbé du monastère du *Mont-Cassin*. Espérant que Thomas lui succédât un jour, ses parents présentèrent leur enfant de cinq ans au monastère comme oblat. Il y fut éduqué et à 14 ans, l'abbé l'envoya étudier à Naples, où *Friedrich II*, avait fondé une université en 1224.

L'adolescent apprenait aisément et de manière approfondie. Il était remarquablement grand, un peu grossier et généralement silencieux. Sa force résidait dans sa réflexion sereine, et ni la vie au *Mont-Cassin*, avec l'objectif de devenir moine puis abbé, ni la vie d'étudiant en sciences à Naples ne lui furent difficiles. On lui enseigna le *Trivium*, condition préalable à la poursuite d'études dans les sciences de la nature.

Le bœuf muet

Durant ses études il apprit à connaître de plus près la vie et les objectifs des Dominicains. Ceux-ci le fascinaient, même s'il voyait combien cette vie au service de Dieu était dure — ou bien même peut-être directement pour cela. Le futur moine devait faire face à un lit dur, des vêtements pauvres, le jeûne pendant les mois d'hiver jusqu'à Pâques, pas de viande, pas d'argent, une obéissance inconditionnelle, la mendicité et aussi des voyages au loin, à faire à pied.² Toutefois, Thomas pourrait s'occuper de sciences et de philosophie.

Pour entrer dans les ordres, il fallait avoir 18 ans au

- 1 Pour des détails sur sa biographie voir : www.thomas-von-aquin.de — et — www.heiligenlexicon.de/BiographienT/Thomas_von_Aquin.htm
- 2 Kurt Flasch : *Dietrich von Freiberg. Philosophie, Theologie, Naturforschung um 1300* [Dietrich von Freiberg. Philosophie, théologie et sciences naturelles vers 1300] Francfort-sur-le-Main 2007, p.22.

moins. Il fut d'abord interrogé sur les raisons de sa décision. S'ensuivit un examen rigoureux, comprenant un entretien professionnel en latin avec trois supérieurs et une dictée de latin. Thomas, âgé de 20 ans, réussit facilement toutes les exigences et fut admis comme novice. Durant cette période d'examen d'au moins un an, le futur dominicain devait déterminer s'il souhaitait réellement consacrer sa vie à l'ordre. Il restait encore un moyen de revenir en arrière.

Après avoir terminé ses études, Thomas retourna auprès de sa famille et la plaça devant le fait accompli : il était désormais dominicain et ne voulait pas retourner à l'abbaye bénédictine du *Mont-Cassin*. La famille tenta avec véhémence de le dissuader de sa décision. Sa mère agissait de concert avec ses frères aînés ; son père était apparemment décédé entre-temps. Ses sœurs étaient davantage du côté de Thomas. Il resta inébranlable, mais à son retour à Naples, deux de ses frères, sur l'ordre de sa mère, l'arrêtaient, déchirèrent son habit noir et blanc et l'emprisonnèrent au château familial, *Monte San Giovanni Campano*.

Dans un geste particulièrement perfide, les frères eurent l'idée de lui envoyer une courtisane pour le séduire et l'égarer. Ce fut l'une des deux fois où Thomas, silencieux et taciturne, fut pris de rage. Il chassa la personne avec une bûche enflammée de la cheminée.



Thomas d'Aquin vu par Botticelli
Abeggstiftung - Berne

Ce n'est qu'après plus d'un an que la famille le laissa partir. Le convent dominicain de Naples, qui connaissait sa situation, s'empessa d'envoyer Thomas, pour parfaire sa formation, vers Paris. Là-bas, dans la meilleure université du monde d'alors, il étudia à partir de 1243, auprès du renommé *Albertus Magnus* Albert le Grand (vers 1200 ; † 1280) pareillement un dominicain. Celui-ci s'occupait depuis longtemps déjà des écrits d'Aristote et il s'efforçait de les relier au bien idéal transmis par la sainte écriture. Albert, et bien entendu aussi Thomas, qui fut son élève, vivaient au couvent Saint-Jacques, dont il ne reste que la tour de l'église attenante (Tour Saint-Jacques), construite plus tard ; c'est par ailleurs un lieu charmant avec de luxu-

riants jardins fleuris. Les autres élèves surnommaient Thomas le « *bœuf muet* » en raison de sa stature imposante et taciturne. Lorsque Albert apprit cela, il les réprimanda : « *Nous l'appelons le Bœuf muet, mais le mugissement de ses enseignements résonnera dans le monde entier !* »³

Effacité universelle et vision de Dieu

En 1248, l'ordre chargea Albert de fonder une maison d'études à Cologne pour les Dominicains et celui-ci choisit son élève Thomas pour l'accompagner — entre temps, âgé de 25 ans — celui-ci avait commencé des études de théologie à Paris. Thomas a également été son assistant et s'est vu confier des cours tout en poursuivant ses propres études de doctorat. L'année de leur arrivée à Cologne la première pierre de la cathédrale (*) fut posée. Très vraisemblablement, ils ont tout deux vécu cet événement. Voici quelques années, on a découvert un manuscrit original de Thomas dans la bibliothèque diocésaine de Cologne. Ce sont des remarques écrites en marge dans un codex avec des œuvres qui concernent le pseudo *Denys l'Aréopagite*. Celles-ci furent très importantes pour la doctrine de Dieu de Thomas d'Aquin. Rudolf Steiner a dit dans une conférence sur « *l'essence du thomisme* » que Dionysius parlait de deux chemins qui conduisaient au divin, l'un consistait à nommer tout ce qui existe dans le monde parfait et à l'attribuer à Dieu ; l'autre consistait à libérer complètement sa conscience, donc à oublier tous les noms et à ignorer le monde entier. Tel est le chemin qui tend vers l'Innommé : « Si l'on emprunte les deux, ils se croisent, et à leur point d'intersection, on trouve la divinité. Il ne suffit pas de débattre pour savoir si l'un ou l'autre chemin est le bon. Les deux sont bons, mais chacun, pris individuellement, ne mène à rien du tout. »⁴

De nouveau à Paris, Thomas devint bachelier et il enseigna les sentences de Pierre Lombard. Par la suite il fut neuf années durant en chemin en Italie, pour l'ordre et en 1268, il revint à Paris une fois encore jusqu'en 1272, et devint Magister pour la théologie. Il connut de tous les côtés une haute considération sur la base de son œuvre reconnue et à cause de sa personnalité calme et son caractère circonspect. Il avait nonobstant des ennemis, en particulier *Siger von Brabant*, qui prit partie pour *Averroès*, ce qui dépitait Thomas. Le combat spirituel contre Siger et le triomphe final sur lui fut un moment essentiel dans la vie de Thomas d'Aquin.

La doctrine de Siger reposait sur l'existence d'un intellect unifié, supra-individuel, qui affectait tous les êtres humains. Il enseignait ainsi la mortalité de l'âme humaine et l'éternité du monde au lieu de sa nature créée, comme l'enseignait l'Église, et niait en outre la possibilité de miracles. Thomas, quant à lui, s'intéressait à la compréhension et à la réconciliation des deux vérités que sont la raison hu-

3 www.thomas-von-aquin.de/thomas-von-aquin/

(*) Célèbre s'avère aussi cette cathédrale qui renferme la chasse des reliques des trois Rois Mages : chacun sait que les os de Cologne sont très renommés... *ndt*

4 Rudolf Steiner : *La philosophie de Thomas d'Aquin* (GA 74) Dornach 1993, p.37. [chez Triades en français !: ISBN 2-85248-049-2, p.62]

maine et la foi. Siger, quant à lui, soulignait les différences entre les enseignements d'Aristote et les Saintes Écritures. Le deuxième accès de colère de Thomas d'Aquin, dont on ait connaissance, eut lieu parce que Siger endoctrinait des étudiants, souvent très jeunes, et en faisait des *brandons de discorde* dans une certaine mesure contre la foi et allant ainsi à l'encontre du christianisme.

Après des séjours à Rome, où il réforma l'enseignement au couvent de Santa Sabina et à Orvieto (1261-65), en Ombrie, il revint encore une fois à Paris avant de partir enseigner à Naples en 1272. Là, il travailla à son œuvre — si intensément qu'outre son secrétaire principal, *Reginald von Poperno*, il occupait le travail de quatre autres secrétaires-adjoints. Il exploitait à fond sa santé, en travaillant toutes les nuits n'octroyant à peine quelques repos à son corps. La cellule où il vivait est encore visitable aujourd'hui.

Et c'est là, à Naples, que se produisit quelque chose d'inouï dans les derniers moments de sa vie : une vision de Dieu. Une expérience mystique qui dépassa tout ce qu'il pût avoir jamais imaginé. Pourtant, elle ne sembla guère l'avoir enchanté, ce fut plutôt une sorte d'avertissement puissant, voire un refus ou une fin spirituelle de non-recevoir. En tout cas, il en retira une profonde insatisfaction. Il n'écrivit plus rien après cela, ni n'acheva sa *Summa theologiae*. Interrogé par ses frères de l'ordre à ce sujet, il expliqua : « *Tout ce que j'ai écrit se présente à moi comme de la paille en comparaison de ce que j'ai vu.* »⁵ — Aussi fût-ce avec reconnaissance qu'il accepta l'invitation personnelle du pape Grégoire X à assister au deuxième concile de Lyon en 1274, que celui-ci même dirigerait. Il s'agissait de débattre de trois questions : la fin du schisme oriental, une croisade et la réforme de l'Église (l'introduction du conclave lors d'élection papale).

« Je te prie de t'en remettre à... »

Au début de mars, Thomas d'Aquin, âgé de 48 ans, se mit en route. Le concile devait alors s'ouvrir le 7 mai 1274. Il partit avec *Reginald*, lequel était devenu son ami. Lorsqu'en haut d'un chemin en pente, il se retourna, il contempla une dernière fois le golf de Naples, au loin les deux sommets du Vésuve et à sa main droite, la mer, d'un bleu profond qui semblait caresser la ville. En bas, à proximité du port, reposaient ses lieux d'action, le cloître San Domenico qui était associé à l'université où il avait œuvré, en tant que directeur directeur général des études. À sa main gauche les contreforts des Apennins se précipitaient sur la ville. Il cheminait par la nature qui s'éveillait, rendit visite à sa sœur, celle qu'il affectionnait le plus, laquelle résidait à proximité de la route qu'ils avaient prise.

Après la ville de Gaeta, il sentit qu'il était malade. Or, il n'avait alors parcouru qu'une petite partie de son voyage ! À Fossanova, à 90 km de Rome, il ne fut plus capable de continuer et il fut transporté au monastère cistercien du lieu. Il espérait y rassembler ses forces en quelques jours. Décélant toutefois la mort proche, il se sentit responsable et demanda le sacrement du corps vivant du Christ.

⁵ https://de.wikipedia.org/wiki/Thomas_von_Aquin

Après cela il prononça une des sept strophes de son hymne en latin : « *Adoro te devote, latens veritas... [Je t'adore dévotement, vérité cachée...]*. Le théologien de Cologne, Hanns-Gregor Nissing, désigne cela comme une sorte de testament poétique.⁶ C'est une prière qui renferme ses discernements les plus importants qui ont accompagné toute sa vie : « *Celui qui lit ou prononce ces versets, qui les prie est pris et conduit par la main immédiatement dans le grand monde des idées de Thomas — comme aussi dans son monde intime — et il en reçoit un aperçu très personnel sur son penser.* »⁷ Ce poème est singulier dans sa vie. L'hymne eucharistique connu en provient aussi *Pange lingua* [Chante, langue].

Après l'ultime onction, Thomas d'Aquin mourut au matin du 7 mars 1274. Dieu lui a-t-il parlé pendant cette période ? Peut-être est-il devenu plus attentif, plus pieux et craintif, jour après jour, après l'avoir jugé digne de le briser et, en même temps, de le redresser intérieurement. La promesse en laquelle il avait cru toute sa vie se tenait autour de son lit de malade ; avec sa mort, elle s'est accomplie et il pourrait le revoir : ce Royaume de Dieu.

Le dominicain *Dietrich von Freiberg* (1250-1310) était 25 ans plus jeune que Thomas qu'il ne connut jamais, mais il rencontra encore à Paris, *Albertus Magnus*. Il lut l'œuvre de Thomas d'une manière très critique et la commenta quelque peu dans un sens négatif. Mais sa peur devant les conséquences d'une hérésie le rendit cependant extrêmement prudent et il finit par passer historiquement sans être jamais désigné comme tel.^(*) *Maître Eckart* (*vers 1260 ; † 1328), qui fut l'élève de celui-ci, eut un procès en hérésie par la suite, mais Eckart mourut et pour cette raison ne connut jamais sa condamnation.

La canonisation de Thomas d'Aquin s'ensuivit bien tôt (en 1323), par la suite vint la nomination de docteur de l'Église (1567). Ses ossements furent transférés à Toulouse en 1369, au cloître des Dominicains *Les Jacobins* ; après la sécularisation du cloître, en 1792, ils furent déposés dans la basilique Saint-Sernin. Depuis 1974, ils se trouvent de nouveau en leur lieu originel, dans un écrin sous l'autel.

La métamorphose du thomisme

En tout Thomas a rédigé quelques 90 ouvrages. Le résultat le plus important de son œuvre fut la fondation de l'aristotélisme chrétien et avec celui-ci, la haute scolastique, laquelle prépara le développement des sciences de la nature. On devait par la suite redécouvrir son œuvre qui pouvait alors être divisée en six catégories :

⁶ Hanns-Gregor Nissing : *Denker und Dichter : Thomas d'Aquin. Eine Einführung in sein Leben und Werk* [Penseur et poète : Thomas d'Aquin. Présentation de sa vie et de son œuvre], Munich 2022, p.15.

⁷ À l'endroit cité précédemment, p.21.

(*) Les Dominicains jouèrent un rôle crucial dans les accusations, interrogatoires et tortures d'hérétiques Cathares et Vaudois, lesquels suivaient pourtant l'Évangile de Jean qu'ils répandaient parmi les gens de la nature — donc l'évangile du disciple le plus affectionné — l'évangile le plus proche de l'esprit. Voir les œuvres de Déodat Roché et José Dupré.

1. Écrits résultant du contexte de son activité d'enseignant, parmi lesquels *Sur la vérité* et *Étants [Seiendes] et Entité [Wesenheit]*.
2. Commentaires sur les écrits d'Aristote, par exemple sur la *Logique*, la *Physique* et sur la *Métaphysique*.
3. Des écrits moins vastes : *Sur le mal* ; *Sur le mensonge* et *l'égarement* et *Sur la domination des princes*.
4. Des chefs-d'œuvres systématiques : *Somma contra gentiles* (somme contre les païens) et *Summa theologiae* (somme théologique).
5. De nombreux commentaires sur la Bible, parmi lesquels des cours au sujet des épîtres de l'Apôtre Paul.
6. Des hymnes au sujet de la Fête-Dieu.

Au 19^{ème} siècle l'Église catholique romaine déclara son œuvre comme le fondement de la philosophie chrétienne. Et Hanns-Gregor Nissing récapitule : Le 13^{ème} siècle fut le siècle des grandes cathédrales gothiques, des villes-franches florissantes, des universités et de la réappropriation de la philosophie d'Aristote et des ordres mendiants. Et ce fut effectivement le parcours personnel de la vie de Thomas avec tous ses éléments qui s'entrelacent d'une manière qui lui est propre. »⁸

L'ouvrage biographique, rempli d'esprit et facile à lire, de Gilbert K. Chesterton *Thomas d'Aquin* (Munich 2023) est une introduction au monde de Thomas recommandée particulièrement par les théologiens. L'ouvrage de Hanns-Gregor Nissing (voir la note 6) en est une introduction scientifique.

En 1920, Rudolf Steiner tint trois conférences à Dornach intitulées dans leur ensemble : *La philosophie de Thomas d'Aquin* [traduit en français chez Triades, voir les notes précédentes du traducteurs, *Ndt*]. La première conférence se préoccupe de Thomas et d'Augustin, la deuxième de l'essence du thomisme. On va ici brièvement considérer la troisième qui traite de l'importance du Thomisme.

Il y s'agit finalement de la problématique du nominalisme — réalisme. Le nominalisme était pour ainsi dire la normalité de l'époque : « *Ce nominalisme fut seulement interrompu par le travail intensif du penser chez Albert Legrand et Thomas d'Aquin et quelques autres, mais tout de suite après, l'humanité européenne retomba dans le nominalisme [...]* »⁹ Les idées spirituelles, considérées dans leur réalité, cela ne semblait absolument plus concevable à l'époque. Même le problème du Christ n'était pas reconnu. Ainsi, la philosophie moderne adhère principalement à l'intellectualisme. Un esprit comme Goethe comprenait le problème, tout comme ceux qui suivaient F.W.J. Schelling, G.W.F. Hegel et J.G. Fichte. Mais même la *théorie des couleurs* de Goethe et sa *Morphologie* n'étaient que les prémices d'une science

spirituelle, et non encore son accomplissement. Au sujet du thomisme Rudolf Steiner fait la remarque : « *Elle perdure encore aujourd'hui comme science spirituelle, inspirée par le goethéanisme, la philosophie thomiste qui avait encore une forme abstraite au 13^{ème} siècle.* »¹⁰ Il caractérisa cela comme une « *continuation de l'évolution du thomisme au Moyen-Âge* »¹¹

Aujourd'hui, la tâche de l'individu est de concilier ces deux courants de perception par son développement personnel, en s'appuyant fermement sur le présent problématique. Autrement dit, il s'agit du sérieux du christianisme.

Die Drei 3/2025.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Maja Rehbein est né en 1947 à Greiz/Thuringe, médecin et auteur. Nombreuses publications sur des sujets biographiques et culturels.

8 À l'endroit cité précédemment, p.23. [Y compris donc le fait que ces reliques se trouvent conservées précisément au cœur de la région qui souffrit le plus des meurtres commis au nom de son Église et de ses dogmes. *Ndt*

9 GA 74, p.21 de l'édition allemande.

10 GA 74, p.23, idem.

11 GA 74, p.58, idem.